

La Chaux-de-Fonds : [1ère partie]

Autor(en): **Favrat, L.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **1 (1863)**

Heft 32

PDF erstellt am: **25.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-176676>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

çois, pour entendre proclamer, du haut de la diligence, les émouvantes nouvelles qui remuaient l'Europe entière. Oh! le canton de Vaud était bien beau alors! Qui lui rendra sa vieille pipe? Tout a passé avec elle. Jamais nous n'avons tant et si bien causé que dans la période de 1830, jamais notre Académie ne brilla d'un plus bel éclat; la pipe et le cigare ne nous rendaient point taciturnes. — Mais, chers lecteurs, je ne veux pas épuiser le sujet, rien n'est plus mauvais à fumer qu'un fond de pipe; le tabac imprégné de rogame ne donne, au lieu de sa belle fumée bleue, qu'une vapeur jaune et détestable. Eteignons donc la pipe à temps, et chargeons-la de meilleur tabac.

Rectification. — Dans notre précédent article, ligne 15, se trouve une faute d'impression qui détruit le sens de la phrase.

Ce n'est pas avec *honneur*, mais bien avec *horreur*, cheveux dressés et lèvres pendantes, que le docte Dictionnaire des sciences médicales, constate le triomphe du tabac.... *cette herbe âcre et sale*. Un des énergumènes de la coterie lut à Vevey, à l'assemblée de la Société cantonale des sciences naturelles, le 4 juillet 1827, un mémoire qui fut imprimé dans la Feuille du canton de Vaud, même année. Dans ce mémoire, on lit l'étonnante sortie que voici: « La pipe ne me paraît autre chose qu'un passe-partout de la maison de force et la clef de toutes les maladies que l'inconduite amène pour la fin plus ou moins malheureuse et avancée de la vie! »

Voilà les absurdités que peut écrire un homme d'ailleurs raisonnable et respecté, lorsque la passion l'emporte. Il parle spécialement de la pipe du peuple et de celle des étudiants. Quant à ses doctes auditeurs, ils étaient trop comme il faut pour encourir un blâme. — On aurait pu résumer la chose ainsi: « Un brûle-gueule plein de tabac mène à la maison de force, mais une pipe quatre fois plus grosse, en écume, et fumée par un homme à bons principes, n'entraîne aucune conséquence fâcheuse. »

J. Z.

— Miss Cora Butterfly? Oh!

Cet *oh!* la première exclamation qu'il eût prononcée depuis son entrée dans la salle, fit une sensation extraordinaire. Cora fut émue de ce témoignage d'admiration concentrée et rougit de plaisir. Toutes les dames présentes lui envièrent son bonheur.

Le lord s'assit près de Cora et lui dit: « Dansez-vous, miss Butterfly? »

Elle crut qu'il allait l'inviter et se hâta de dire qu'elle dansait.

« Quelle danse? demanda Kilkenny.

— La contredanse, milord.

— La contredanse est une danse de boutiquiers, dit le comte avec une impatience toute britannique.

— Oh! se hâta de dire Cora, je la danse rarement, et seulement par complaisance. Il faut avoir quelques égards pour ses amis.

— Je n'ai point d'amis parmi les boutiquiers, répliqua l'Anglais. Valsez-vous?

La Chaux-de-Fonds.

Il pourrait être agréable aux lecteurs du *Conteur Vaudois* d'avoir une notice sur la ville qui a obtenu l'honneur d'organiser le tir fédéral de 1863, et qui se prépare à recevoir dignement ses Confédérés. A d'autres le soin de décrire la fête; nous nous bornerons à parler de l'intéressante localité où elle a lieu, car malgré sa réputation de ville industrielle, active et riche, la Chaux-de-Fonds n'est guère connue que des commis-voyageurs, des négociants, des gens d'affaires et des pourvoyeurs.

Naguère encore, c'était un endroit reculé, où l'on arrivait péniblement, en franchissant, dans la chaîne principale du Jura neuchâtelois, un col de 4000 pieds au moins. Aujourd'hui, le génie de la civilisation, pour lequel il n'y a pas d'obstacles, a percé la montagne pour y faire passer une voie ferrée, et l'on arrive en wagon dans l'un des vallons les plus élevés du Jura.

S'il vous est agréable, lecteurs, nous allons prendre à Neuchâtel un des trains du *Jura industriel*. La voie s'élève en lacet sur les flancs de la montagne; la vue est magnifique, et le train monte à petite vitesse, comme s'il n'y était pas forcé par les rampes et qu'il voulût nous permettre d'admirer tout à notre aise le grand panorama des Alpes, les noires forêts de sapins du Jura, ou encore les jolis villages du Val-de-Ruz, entourés de moissons dorées. Mais voici les grands tunnels: le col de la Vue-des-Alpes, que l'on traversait encore en poste, il y a trois ans à peine, est à plus de mille pieds au-dessus de nos têtes. Enfin, nous débouchons sur le vallon de la Chaux-de-Fonds, et nous avons devant nous une ville de dix-sept mille âmes, au moins, exclusivement livrée à l'industrie horlogère et produisant annuellement des montres par centaines de mille.

La Chaux-de-Fonds occupe le fond d'un vallon qui va du sud-ouest au nord-est. Les rues sont régulières, et, çà et là, bordées ou coupées de jardins. Les maisons, très-généralement grandes et de belle apparence, ont peu d'architecture. Elles sont percées d'une infinité de fenêtres, c'est une nécessité de l'industrie, et

— Souvent, dit Cora, qui crut réparer sa faute.

— Tant pis, la valse est inconvenante. Dansez-vous la polka, la redowa, la vedowa?

Cette fois Cora hésitait. Le lord sourit et dit: « Un peu, n'est-ce pas? Vous avez tort; moi, je ne danse que le menuet. »

— Qu'est-ce que le menuet? demanda timidement Cora.

— C'est la plus aristocratique de toutes les danses; c'est la seule que connût Louis XIV, et la reine Victoria n'en danse jamais d'autre. »

Miss Butterfly était pleine d'admiration.

« Voilà, pensait-elle, un vrai lord d'Angleterre, qui n'aime rien hors de son pays, et qui méprise tout l'univers, excepté lui-même. »

— On ne danse pas le menuet ici? demanda le lord après un instant de silence.

(La suite prochainement.)

le plus souvent, accompagnées d'un puits, car il n'y a pas d'eau de source. La ville est éclairée au gaz depuis quelques années. Il n'y a pas de monuments ; les constructions de quelque importance ont été élevées à un point de vue pratique, et l'on a négligé tout ce qui ne se rapportait pas au nécessaire et à l'utile. Il faut citer toutefois le temple principal ou *Temple français*, dont le vaisseau forme un large ovale, et dont la voûte n'est soutenue par aucune colonne, grâce à l'habile disposition de la charpente. Un autre bâtiment à remarquer, c'est le nouveau *Collège*, construit dans une position saine et agréable, sur le flanc nord du vallon. Ce collège fait honneur à l'autorité municipale et à la population de la Chaux-de-Fonds : il est vaste et convenablement distribué ; on y trouve un bel amphithéâtre pour les cours publics, un vaste local pour la gymnastique, un cabinet de physique et un de chimie, une grande salle de dessin, une de peinture, un local servant d'arsenal pour le corps des cadets, et de nombreuses classes très spacieuses et bien éclairées. On y a placé en outre le musée et la bibliothèque. La commission d'éducation y tient ses séances, dans un beau local orné de tableaux et confortablement meublé.

La Chaux-de-Fonds a pris naissance vers le milieu du XIV^e siècle ; alors des colons, venus du Locle et de la Sagne, s'établirent çà et là sur les flancs du vallon, défrichèrent des terres et y firent paître leurs troupeaux. La contrée dépendait des seigneurs de Valangin. L'un de ceux-ci, ayant souvent visité cette partie élevée de ses domaines, à cause du nombreux gibier qu'il y rencontrait, ordonna, par son testament, qu'une chapelle fût construite sur une éminence, près de la source du petit ruisseau de la Ronde, et qu'elle fût placée sous l'invocation de St-Hubert, patron des chasseurs. La chapelle fut élevée en 1518, et bientôt quelques maisons vinrent se grouper autour d'elle. Telle fut l'origine modeste de la cité horlogère. En 1550, c'est-à-dire à l'époque de la Réformation, la population de ce petit groupe d'habitations ne s'élevait pas à quarante âmes. Dès lors, jusqu'au commencement du XVIII^e siècle, ce chiffre s'accrut lentement, et la Chaux-de-Fonds ne fut qu'un assez-pauvre petit village. Mais un événement des plus heureux vint donner à ce coin de terre une prospérité qui devait aller croissant jusqu'à nos jours, je veux parler de l'introduction de l'horlogerie. Vers la fin du XVII^e siècle, un nommé Daniel-Jean Richard, de la Sagne, se chargea de raccommoder une montre que lui avait confiée un marchand de chevaux. Il n'avait aucune notion de l'horlogerie, mais doué d'une de ces intelligences vives et actives qu'il n'est pas rare de rencontrer dans les montagnes, il se mit à étudier attentivement le mécanisme de cette montre, et il réussit à la réparer. Bien plus, il conçut la pensée d'en fabriquer une lui-même, et à force de patience et de persévérance, il atteignit au but qu'il s'était proposé. Peu à peu, il se perfectionna, il forma des ouvriers, et l'horlogerie se répandit bientôt

au Locle et à la Chaux-de-Fonds. Dans cette dernière localité, le premier horloger fut un nommé Jacob Brandt, élève de Jean Richard. L'horlogerie fut d'abord assez faiblement représentée dans l'industrie locale ; mais peu à peu elle gagna du terrain sur les autres industries, comme celle des dentelles, de la taillanderie, de la fabrication des bas, des pipes, etc. Aujourd'hui, elle a tout envahi. La fabrication des dentelles a disparu la dernière ; on voit encore de temps en temps des dentelles faites au coussin, mais elles sont pour la plupart importées des contrées avoisinantes.

A la fin du XVIII^e siècle, la Chaux-de-Fonds, qui ne comptait encore que 3,500 âmes au plus, et qui était déjà un village assez riche, fut victime d'un terrible incendie, qui y détruisit une soixantaine de bâtiments. C'est dans la nuit du 4 au 5 mai qu'eut lieu ce sinistre. Comme la plupart des habitants étaient alors déjà républicains, on crut un moment que la malveillance des populations royalistes des environs en était la véritable cause ; mais il y eut enquête, et l'enquête établit que l'incendie ne devait avoir eu pour cause que la négligence.

(Suite et fin au prochain numéro.)

L. FAVRAT.

Les oiseaux de passage.

L'autre jour, sur le belvédère de Montbenon, nous avons aperçu une famille anglaise composée de sept membres, tous assis sur le mur, tournant le dos au lac et aux montagnes, pour admirer les toits de Lausanne dominés par notre majestueuse cathédrale. Oui, c'était bien les toits qu'ils regardaient, ou plutôt les cheminées qui fumaient à qui mieux mieux ; il était onze heures, et on sait qu'à ce moment-là le feu est partout. J'avoue franchement que mon amour-propre de Lausannois fut caressé de cette idée que les nobles insulaires préféreraient la vue de nos pâtés de vieilles maisons au splendide panorama du Léman et des Alpes. Je faisais cette réflexion, lorsqu'un des plus jeunes de la bande m'interpelle avec une désinvolture charmante.... « Pourquoi il fume partout ? » Parce qu'on veut dîner partout, lui répondis-je en le saluant. Et sur ce toute la famille de rire en montrant des dents.... vous savez. — Désirez-vous encore savoir quelque chose, Monsieur, dis-je à mon petit jeune homme. — No, no. — Dans ce cas, continuai-je, pourriez-vous me dire pourquoi vous ne regardez pas la vue magnifique qui se déroule derrière vous ; les étrangers et nous-mêmes ne nous lassons jamais de l'admirer. — Nous la voyons chaque jour depuis l'hôtel Beau-Rivage.. C'est bien ennuyeux, (je fais grâce au lecteur de la prononciation anglaise).

La conversation en resta là, et je m'acheminai mélancoliquement sur Montbenon, en pensant au grand nombre de touristes de la force de ceux que je venais de quitter ; je me disais que sauf quelques napoléons dépensés dans le pays avec fort peu de bonne grâce, leur présence